

## Salon du Livre de Montréal 2012

### Table ronde A

#### « Pour l'enseignement de la littérature québécoise »

Journée des professionnels du livre – 16 novembre 2012

#### Compte-rendu pour le site Internet du Salon du Livre de Montréal

Établi dès le point de départ, le théorème fondamental soutenant le sujet de la Table ronde A indiquait qu'il semble normal, logique et naturel d'enseigner la littérature québécoise au Québec. À de multiples reprises, des plaidoyers en faveur d'une littérature nationale à mettre au programme de tous les niveaux scolaires des écoles du Québec ont été largement évoqués.

Chose certaine, la très vaste question de la transmission de la littérature québécoise ne pouvait être cernée en 90 minutes seulement. Ce que l'animateur, Stéphane Lépine, n'a pas manqué de faire remarquer aux panélistes et à la foule présente des professionnels du livre.

D'entrée de jeu, Suzanne Richard s'est appliquée à désamorcer quelque peu le problème qui, d'après elle, était mal posé. Les œuvres sont présentes dans les programmes, 10 œuvres narratives d'auteurs québécois au premier cycle du secondaire, huit œuvres aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycles.

« Mais que se fait-il en classe ? Ce ne sont pas les programmes qui enseignent, mais les maîtres ! La formation initiale des maîtres serait à questionner. Il manque des cours de didactique de la littérature à leur formation. La vraie question, c'est que faut-il faire avec les élèves, quoi faire lire, comment, pourquoi et à quoi faut-il s'attendre ? Et puis, y a-t-il des œuvres littéraires en nombre suffisant dans les écoles ? Et des œuvres plus récentes, pas les livres défraîchis populaires d'il y a 40 ans ! », pose-t-elle comme vrais problèmes.

Avec de la suite dans les idées, France Boisvert, à son tour, soulève au passage le drame des bibliothèques scolaires. Et puis, les enseignants doivent souvent se concentrer sur les élèves qui ont des difficultés d'apprentissage... Elle raconte ensuite l'anecdote de son séjour en France, où elle a cherché les auteurs québécois dans les librairies dont elle a fait le tour, mais elle n'en a pas trouvé ! Et pourtant, au Québec, 70 % des livres francophones proviennent de France, alors que 30 % seulement s'avèrent des livres québécois. Pour plusieurs, la vraie littérature, c'est d'abord français, car les auteurs québécois seraient pour la plupart aliénés, avec le complexe du colonisé. Elle relève également qu'on n'enseigne pas, au Québec, des œuvres complètes, les enseignants ayant recours assez souvent à des anthologies qui ne livrent que des extraits d'œuvres. De plus, comme ce sont les enseignants qui choisissent les œuvres, l'enseignement du français passe souvent par la lecture de livres comme les romans d'Agatha Christie et les aventures d'Harry Potter. Elle suggère qu'une liste soit élaborée et que des titres de la littérature québécoise soient proposés aux enseignants. Encore faut-il faire attention : même si un roman comme *Maria Chapdelaine* parle de la vie d'autrefois, au Québec, il ne fait pas partie de la littérature québécoise, parce qu'écrit par un Français, Louis Hémon. Méprise souvent remarquée.

L'animateur a évoqué l'ancienne liste de 80 ouvrages qui existait lors de ses études, mais qui a été abandonnée rapidement par la suite. D'ailleurs, qui aurait autorité pour se permettre de suggérer une œuvre au détriment d'une autre ?

Patrick Moreau, pour sa part, croit qu'une telle liste, si elle était rétablie, ne devrait pas être fermée et serait apte à faire augmenter le corpus classique de la littérature québécoise. Il dé-

plore que les élèves n'aient que peu de culture littéraire, ayant entendu parler un peu de Michel Tremblay, connaissant quelques poèmes d'Émile Nelligan et ne sachant rien du tout de Crémazie, sinon qu'une station de métro porte ce nom à Montréal. Il faut plutôt faire de la littérature un patrimoine commun, national. Est-ce que le fait d'être publié au Québec fait automatiquement d'une œuvre un phare, une œuvre forte ?

En tant qu'éditeur, Arnaud Foulon, quant à lui, a fait sa vie de la promotion de la littérature québécoise. Pour lui, le milieu scolaire s'apparente à un milieu privilégié d'apprentissage et de diffusion. Il ne comprend pas le vieux préjugé que la littérature québécoise stimule moins la lecture que d'autres littératures, qu'elles soient étrangères ou françaises. Il croit que pour bien enseigner la littérature québécoise, les enseignants doivent avoir eux-mêmes du plaisir à lire. Il trace ensuite un parallèle avec l'enseignement de l'histoire dans les classes québécoises, car il faut également y revaloriser l'histoire nationale du Québec. Il est également d'avis qu'au cégep, en isolant l'enseignement de la littérature québécoise dans un cours particulier, on la met en retrait, on lui appose une étiquette de littérature de second plan. Il n'y a pas d'équilibre naturel, dans le domaine du livre, il faut plutôt insister beaucoup, intervenir et forcer le livre québécois dans l'offre culturelle, lui donner une place exagérée sans avoir honte de la richesse de la littérature québécoise, mettre le paquet pour obtenir peu.

L'écrivaine et enseignante Marie-Renée Lavoie ne voudrait pas être celle qui rédigerait une liste d'œuvres que les programmes devraient privilégier. Est-ce que les œuvres classiques devraient nécessairement dater d'avant 1980 ?

« Une œuvre qu'on aime, on l'enseigne avec passion ! », lance-t-elle. C'est ce qui explique les pratiques différentes d'un cégep à l'autre. Et que penser des courants littéraires ? Et de la réforme de 1994, qui a amené un redécoupage de l'histoire ? Certains phénomènes seraient à considérer, aussi, comme la censure des romans avant de les enseigner (ex. *Les enfants du sabbat*, œuvre que d'aucuns proscrivent), où il ne faut pas de sexe, ni de meurtres, ni de langage oral comme le joul... Les niveaux de langage seraient pourtant des signes d'intelligence. Elle prônerait plutôt l'ouverture des frontières.

L'animateur pose alors une question-choc : « Faut-il constituer une mémoire de la littérature québécoise, se créer des canons par une liste ? D'où vient le malaise ? Est-ce que les étudiants font preuve d'une plus grande déficience, aujourd'hui, sortent-ils de l'école plus ignorants que lorsqu'ils y sont entrés ? »

Suzanne Richard trouve que de parler de culture suscite toujours beaucoup de discussions. Elle ne souhaite pas que l'on revienne à l'enseignement de type encyclopédique et se réjouit que tous les panélistes soient contre l'élaboration d'une liste d'œuvres à enseigner coûte que coûte. Le leitmotiv pour l'enseignement de la littérature québécoise doit passer par la formation des enseignants, qui doivent lire eux-mêmes, pour connaître et transmettre ce qu'ils acquièrent. Lire fait partie du travail d'un enseignant.

« On ne peut créer une police pour les surveiller. Les enseignants doivent pouvoir défendre eux-mêmes les œuvres qu'ils enseignent, qu'ils choisissent. Ils doivent y croire et faire preuve de fermeté pour défendre ces œuvres face aux critiques de parents et d'élèves », souligne Mme Richard. « Ils doivent souvent se battre contre les préjugés, le mépris envers l'école et envers les élèves, soit que les jeunes ne font rien, ne lisent rien. Les jeunes ne sont pas insignifiants, ni stupides. En fin de compte, comme résultat, on ne présente pas souvent des œuvres plus résistantes, plus difficiles, pour le plaisir de la maîtrise. Il ne faut pas présenter que des œuvres qui plaisent. Parfois, certains jeunes sont même insultés de ce qu'on leur présente, parce que c'est trop facile. »

France Boisvert se questionne ensuite sur le fait d'opposer la littérature québécoise aux autres littératures, françaises, étrangères, etc. « De quel droit ne transmettrait-on pas notre mémoire collective ? Automatiquement, notre mémoire s'en trouverait oblitérée, il y aurait un espace qui ne se créerait pas. Comment notre culture québécoise serait-elle riche, si on ne reconnaît pas notre littérature ? Une langue est toujours reliée à une culture. Il serait temps que le français d'Amérique soit relié à une littérature d'Amérique. »

Pour Arnaud Foulon, la littérature québécoise n'est pas seulement la littérature du terroir. Il donne l'exemple de l'auteure Monique Larue, dont la trame d'un de ses écrits se passe en Californie. Ce faisant, elle écrit aussi de la littérature québécoise. « Lire Lionel Groulx, que très peu de jeunes connaissent, aiderait pourtant à comprendre la réalité d'aujourd'hui. Mais aucun élève n'aurait le goût de lire Lionel Groulx si personne ne lui en a parlé avant ses 35 ans ! », a-t-il confié.

Suzanne Richard a ensuite émis certaines préoccupations. L'enseignement inclut la lecture, l'écriture, la communication orale, pas seulement la littérature. Il faut faire attention que cette dernière ne devienne qu'un prétexte, ce qui serait dangereux. Défendre la littérature québécoise, c'est lié à l'identité nationale et à une question politique. Cela peut devenir de la propagande, tout simplement. Chaque milieu est à prendre en compte, on n'enseigne pas de la même manière à Montréal, où 25 % des élèves sont allophones, qu'au Saguenay-Lac-Saint-Jean, par exemple. Elle estime qu'il y a quand même des incontournables dont il faut tenir compte : « Il est inconcevable que les étudiants, à la fin du secondaire, ne connaissent pas Gabrielle Roy, Anne Hébert, Michel Tremblay et Réjean Ducharme, entre autres. Les auteurs sont plus incontournables que les œuvres. L'idée d'une liste, que fixerait une autorité quelconque, reviendrait à faire entrer de force certaines œuvres dans la gorge des élèves », a affirmé Mme Richard.

Pour Patrick Moreau, qui s'exprime ensuite, il croit à l'adéquation de l'identité et de la culture. Il ne voit plus l'utilité d'une liste de 10 ouvrages à promouvoir, mais plutôt à l'établissement d'un patrimoine qui suggère alors des canons renouvelables. Car les classiques changent tous les 30 ans, d'après lui, comme les changements de modes. Le récit historique, pour sa part, change tous les 20 ans. « Pour les jeunes, les classiques ne sont peut-être pas ce que leurs parents connaissent. Une liste fermée serait un non-sens. Mais si on ajoutait à la liste Alain Grandbois, ce serait peut-être difficile à faire passer ! », admet-il.

« Mais attention aux idées préconçues », continue alors Marie-Renée Lavoie. « Les jeunes ne se souviennent souvent, de leurs lectures, que de petites touches de poésie, des bribes d'histoires... Leur apprendre à lire, c'est leur enseigner à prendre un livre, à le lire pour vrai, c'est leur donner une compétence, une habileté à lire, à trouver certaines choses dans les livres québécois. C'est faire d'eux des lecteurs, des vrais », insiste-t-elle.

Arnaud Foulon, qui a étudié en histoire, croit qu'il faut enseigner la littérature avec la civilisation qui vient avec elle. La littérature transmet-elle autant de terroir, d'histoire, qu'elle le devrait ? Qu'advient-il du contexte historique des œuvres ? Ne devrait-on pas mettre en parallèle les programmes d'enseignement de la littérature et de l'histoire ? « Si le Québec ne le fait pas, ce ne sera pas l'Ontario qui va venir le faire à sa place ! »

Patrick Moreau fait alors valoir qu'il y a peut-être une perte de foi chez les enseignants. En effet, le vrai plaisir de la lecture à promouvoir chez les jeunes, n'est-ce pas davantage par un livre des aventures d'Harry Potter que ce sera plus facile à susciter, plutôt que par l'enseignement d'Antigone ? Mais il ne faut pas croire qu'il n'y a plus d'étudiants de 17 ans qui peuvent encore être remués par la lecture d'Antigone ou d'Hamlet... Les enseignants doivent savoir leur donner des clés et pas seulement garder l'amour de ces œuvres pour eux.

La période de questions issues du public assistant à la Table ronde a surtout donné des commentaires allant dans le même sens que les interventions des panélistes.

Rédacteur :

**Ronald Martel,  
Martel Communication**